

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

OCTOBRE 2023 - N° 137 - 1€



LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Home Dejaifve, Comme une fleur au Shop in Stock, Al Goyette.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet.

Souvenirs dormants

Avez-vous déjà connu cette épreuve parfois pénible de ne pas parvenir à retrouver le fil du passé ? De ne pas pouvoir reconstituer un événement dont ne subsistent que de vagues bribes ? A l'opposé, il vous est certainement arrivé, alors que vous n'y pensiez pas du tout de soudainement voir surgir du passé avec une précision étonnante le souvenir d'un événement que vous aviez vécu il y a parfois très longtemps. Cette dernière expérience, c'est celle de la mémoire involontaire chère à Marcel Proust qui l'évoque dès le début de la Recherche quand il décrit le souvenir du goût de la petite madeleine trempée dans la tasse de thé de Tante Léonie. C'est l'expérience de l'irruption fulgurante et inattendue du souvenir précis suite à la rencontre d'un mot, d'un personnage, d'un son ou d'une expérience sensorielle (comme celle de la petite madeleine).

L'autre expérience, source le plus souvent d'une grande frustration, c'est celle que décrit à longueur de ses romans l'écrivain Patrick Modiano Prix Nobel de littérature en 2014 et à l'œuvre duquel le titre de cet éditorial est emprunté. C'est l'expérience volontaire et éprouvante le plus souvent du souvenir que l'on sait exister et que péniblement on essaye de faire remonter à la surface afin de le reconstituer au plus près. Pour aboutir dans cette quête parfois impossible, Modiano, en véritable maître des souvenirs embrumés, dans son tout dernier opus sorti il y a à peine quelques semaines (La Danseuse) nous propose sa méthode : « *Il faut marcher à pas comptés pour déjouer le désordre et les pièges de la mémoire.* »

Cette méthode pourquoi ne pas la mettre en application et l'expérimenter lorsque dans quelques jours nous prendrons le chemin du Cheslong ou des autres cimetières de l'entité à la retrouvaille de ceux qui nous ont chéris et qui ont fait de nous ceux qu'aujourd'hui nous sommes devenus ? Ce sera l'occasion bénie d'essayer de retrouver leurs traits, le son de leurs voix et de reconstituer les événements heureux et, pourquoi pas, malheureux qu'avec eux vous avez partagés. C'est vivifiant au sens le plus strict de cet adjectif car cet exercice est aussi une ode à la vie.

Et en guise de mise en pratique de cette mémoire aussi essentielle que porteuse de vie, je vous convie à retrouver dans ce numéro notamment les lieux de Fosses comme ces ruelles porteuses d'histoire, de changements et de pittoresque ; vous retrouverez le charme du vieux papier journal des premiers Messenger et les amoureux du Folklore trembleront au souvenir de Mazarac le géant sanguinaire.

■ Pierre Melan

Retour sur une soirée réussie !

Ce vendredi 13 octobre, les équipes du Centre culturel et de la rédaction du « Nouveau Messager » ont eu le plaisir de recevoir quelques figures du journalisme local et régional réunies pour un débat sur la question : Quel avenir pour la presse fossoise ? Et plus précisément sur la postérité de votre journal « *Le Nouveau Messager* ».

Dès 19h30 le public et les invités s'installent sur la scène de la salle polyvalente de la Maison rurale réaménagée pour l'occasion en forme de salon/table ronde. Pierre Doumont (rédacteur en chef pour Boukè) ouvre la soirée en tant qu'animateur, il coordonne ainsi les informations, questions, réflexions et opinions avec justesse des spectateurs et acteurs du débat. Pierre Mélan, un de nos correspondants locaux, ouvre l'évènement avec un bref historique du « *Nouveau Messager* », un véritable bijou d'informations que vous découvrirez/avez découvert dans l'article qui lui est dédié.

Cependant, la presse écrite est-elle toujours aussi précieuse à nos yeux de journalistes et lecteurs ? Pour Patrick Lefebvre (invité journaliste indépendant pour L'Avenir), passionné par sa profession, le désenchantement du métier de journaliste est un sujet d'actualité. En effet les réseaux tuent à coup de désinfos ou d'infos mal vérifiées/corrigées la réalité de l'actu. Dans un monde où le scoop, la rentabilité et l'instantanéité priment. D'un côté la gratuité pour la « *presque* » médiocrité, de l'autre, un prix pour la réflexion et la qualité du « *slow journalisme* », la rivalité est puissante et le constat est clair: les citoyens connectés ont souvent tendance à cliquer, lire et partager la facilité, le gros titre qui fait « baver » et pas souvent vrai...

Philippe Malburny (invité rédacteur en chef pour la RTC) acquiesce cette réalité qui fragilise en effet les compétences premières du journalisme mais tempère avec ces explications : Les réseaux peuvent être en effet très dangereux lorsqu'ils sont utilisés sans réflexion et pour la diffusion du scoop à tout prix. Cependant lorsqu'ils servent de connecteurs/facilitateurs du journal « *papier* », un beau travail d'équipe se dessine : les connectés reviennent plus facilement à la source même de l'info pour compléter le titre lu ou le réel vu sur

leur réseau. Une clé pour faciliter la symbiose entre les deux outils : l'éducation, le développement de l'esprit critique.

Il complète alors que la presse écrite locale a toujours cette dimension précieuse : la nostalgie. Le Messager c'était le journal de la famille

qu'on attendait tous petits et grands pour éplucher les nouvelles du coin et les petites annonces qui parfois, comme dans son cas, ouvrent des portes pour l'avenir !

Joannie Thys (animatrice du Centre culturel et chargée de la rédaction du Nouveau



Pierre Mélan & Hugues Romain

Messager) prend à son tour le micro : « *Ce qui plaît/capte dans notre journal local c'est sa facette « petite histoire » partagée à l'aide de témoignages/interviews de citoyens fossois, d'anecdotes sur la toponymie des lieux clés ou parfois oubliés dans la commune, de portraits d'artistes, d'artisans et commerçants. Ce qui plaît également aux gens ce sont les photographies (nombreuses et en couleurs, ce qui est toujours un luxe dans un journal papier). Les lecteurs apprécient les clichés-souvenirs des festivités locales ou encore des portraits des interviewés, des cartes postales du passé, comparaison de lieux d'hier à aujourd'hui.* »

Patrick Lefebvre intervient pour remercier l'initiative de perdurance de ce journal de caractère. Bien que purement local, cet outil d'informations trouve ses perles dans ses correspondants, citoyens/bénévoles attachés à leur commune mais également dans ses lecteurs d'ici et d'ailleurs (en effet, d'anciens fossois du bout de la Belgique ou même du monde restent abonnés au « *Nouveau Messager* » pour maintenir le lien).

Hugues Romain, ancien imprimeur du journal « *le Messager* » nous a raconté quelques anecdotes humoristiques vécues durant son métier pour clore la soirée, on vous garde la surprise de les découvrir lors de notre prochaine expo « Presse locale » du 9 au 18 février 2024.



La rubrique de l'oncle Jean

De la promenade des éléphants à **radio7**

Le mois dernier, nos pérégrinations historiques avec l'Oncle Jean nous avaient fait redécouvrir le jeu de balle. C'est donc tout naturellement que j'ai eu envie de poursuivre nos balades en vous emmenant dans une petite ruelle bucolique, discrète, qui nous mène du fond de la Place du Jeu de balle jusqu'au bas de l'avenue des Combattants : c'est la Ruelle Anne-Marie ! Cette ruelle donne accès à plusieurs jardins puis une branche à gauche rejoint la Campagne du Chêne et une autre descend vers la Place du Centenaire.

Il s'agissait d'un sentier appelé autrefois « *au-dessus de la Citadelle* ». En effet, ce sentier longeait à son départ, les remparts de la Porte Al Froissin (actuellement le bas de l'avenue des Combattants) jusqu'à la petite tour du coin des remparts de la rue de la Citadelle.

Preud'Homme).

Mais revenons à notre Ruelle Anne-Marie ! On peut découvrir dans le mur de soutènement à gauche une belle pierre gravée « 1706 HS », provenant peut-être d'une restauration de la Porte Al Froissin, et une autre belle pierre portant un double serpent. Tout le mur provient certainement de l'ancien rempart de la ville.

Notre Oncle Jean reconnaît qu'il n'a pas fait de recherche concernant cette « Anne-Marie » qui a dû habiter l'unique maison de la ruelle. Elle a porté aussi le nom de « *ruelle Leloup* » sans doute pour la même raison !

On raconte également que cette maison fut occupée par un homme seul, mis à la porte de chez lui parce qu'il buvait, et qu'on a retrouvé mort de façon brutale, s'étant tiré une balle de carabine dans la bouche. Anecdote que notre Oncle Jean



Rue de la Citadelle

Cette rue de la Citadelle est en fait une petite ruelle étroite et escarpée se terminant en cul-de-sac, qui part de la rue d'Orbey vers des maisons et jardins derrière lesquels on peut encore distinguer une grosse construction carrée haute de quatre mètres environ, appelée « *la citadelle* ».

Il s'agissait peut-être d'une tour d'angle des remparts de la ville mais on n'en trouve mention d'usage ou de réparation sauf dans les notes de Kairis (Notice historique de la ville de Fosses, 1858) qui croit que c'est là que se réfugièrent les bourgeois lors de l'attaque de Renaud de Bar en 1140.

Cette petite rue ne comporte que trois maisons dont la première était celle de Rosalie Leclercq, femme au grand cœur et au verbe fort qui tint très longtemps le café « *La Ruche* », place du Marché (actuellement le dépôt funéraire des Ets



Ruelle Anne-Marie



Double serpentin



1706 HS

qualifie « d'un peu macabre » mais qui a marqué les esprits fossois de l'époque.

Cet unique bâtiment fut durant une dizaine d'années, le local de Radio7, radio locale très populaire.

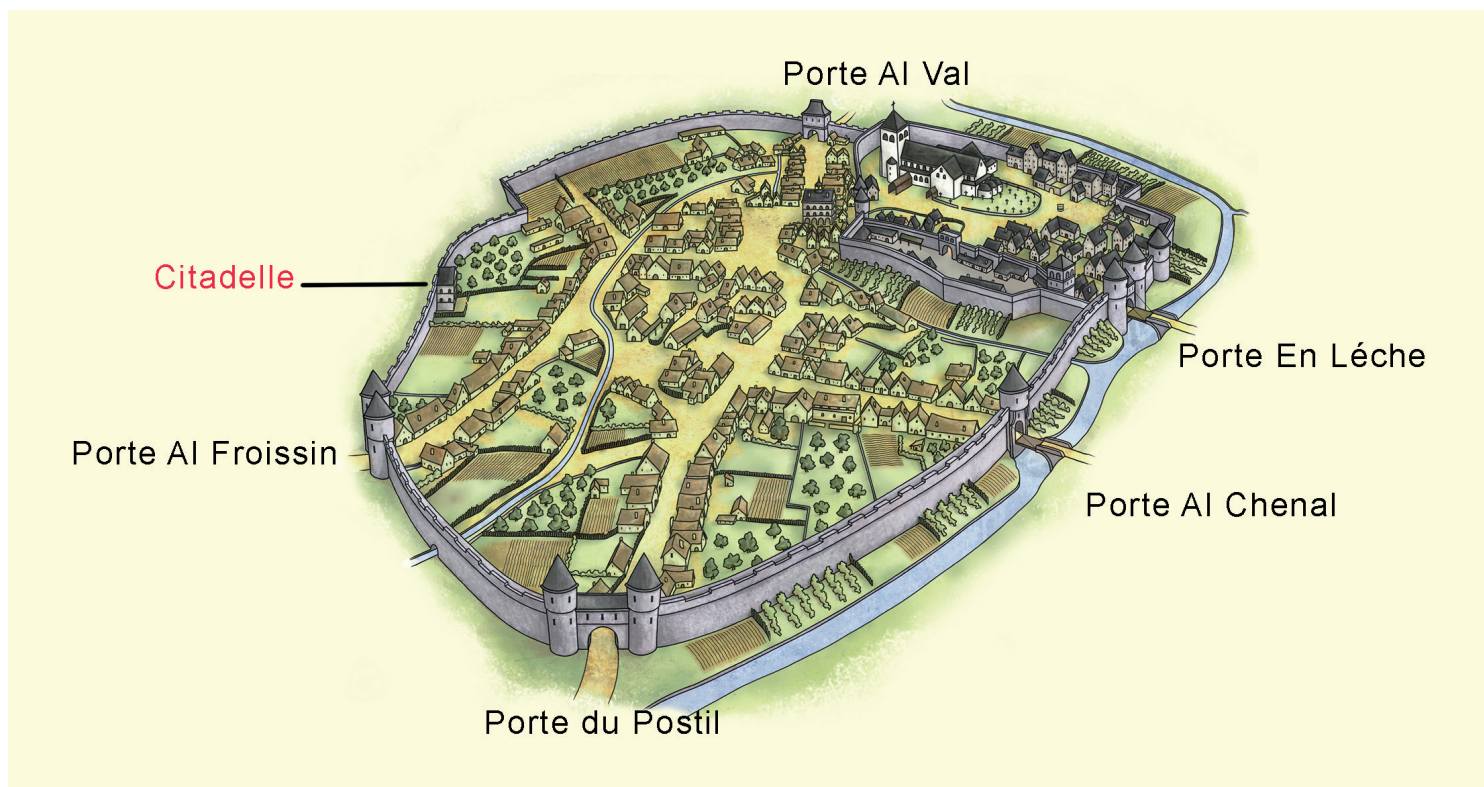
Dans le langage populaire, cette ruelle fut parfois appelée « ruelle aux éléphants ». On raconte que dans les années 1930, un cirque s'était installé place du Jeu de Balle et deux éléphants étaient attachés à l'extérieur. Le directeur du cirque étant occupé à discuter avec l'échevin des finances sur le montant à payer pour son emplacement, faisant de grands gestes et le ton montant au fil



de la discussion qui tournait au vinaigre, nos deux éléphants auraient pris peur et de se seraient enfuis par la ruelle Anne-Marie, grimpant le petite raidillon de la ruelle depuis la Place du Centenaire, vers la rue de Vitriaval.

Ils furent poursuivis et seulement rattrapés pour être capturés dans une grange à l'entrée de Sart Saint Laurent ! Ce qui est tout de même peu vraisemblable en raison du fort raidillon de la ruelle !

■ Brigitte Romain



Plan de Fosses-la-Ville au Moyen-âge

Un **Messenger** qui vient de **loin**

La presse répond à un besoin consubstantiel de l'être humain. C'est chose évidente. Assouvir sa curiosité qu'elle fut ou non malsaine a toujours été pour la femme autant que pour l'homme une nécessité essentielle. La naissance et le développement de la presse sont nés de la rencontre entre ces appétits parfois compulsifs et le besoin tout aussi humain de partager et de diffuser des nouvelles. On peut penser que le premier communiqué de presse remonte à près de 2.600 ans quand le brave Philippidès courut de Marathon à Athènes pour informer ses habitants de la victoire des Grecs sur les Perses. Il en est mort d'épuisement devenant ainsi le premier journaliste à périr dans l'exercice de ses fonctions.

Plus sérieusement pour répondre à ces aspirations fondatrices, il fallut longtemps se contenter de l'oralité ; c'était le temps des crieurs, des hérauts et aussi des conteurs. L'invention de l'imprimerie par Gutenberg dans la seconde moitié du quinzième siècle donnait enfin un support, un outil permettant la diffusion dans un premier temps des idées et de la littérature mais très vite aussi celle des nouvelles.

D'un côté les livres, de l'autre les nouvelles. Et pour ces dernières, on peut affirmer que la presse débutait par de la désinformation. Les feuillets imprimés et distribués furent longtemps d'inspiration pamphlétaire. Il fallut vraiment attendre le 18ème siècle, parce qu'il était celui des lumières, pour voir prendre forme et se multiplier les journaux. La Révolution française vit leur nombre encore s'accroître jusqu'à l'instauration de la terreur par les Robespierre et consorts qui arrêterent cette effervescence en instaurant une impitoyable censure qui se poursuivit, heureusement moins sanglante, sous l'Empire et plus tard sous la restauration. Il faudra attendre, en France, l'avènement de la troisième République pour que soit enfin scellée dans une loi du 28 juillet 1881 le principe de la liberté de la presse.

Le 19ème siècle, c'est un monde en pleine mutation : siècle d'industrialisation (à outrance ?), d'emballlement culturel, de soif de découvertes. La bourgeoisie triomphe et veut tout connaître. Elle veut être informée. C'est l'époque où les grands quotidiens se multiplient car d'un côté le monde financier découvre que les journaux peuvent être rentables et d'autre part, ceux qui ont

des choses à dire ou des produits à vendre n'ont que ce moyen là pour les exposer. En Belgique, la Libre Belgique paraît pour la première fois en 1881 et le Soir en 1887.

La presse locale connaît aussi son succès. Toutes les couches de la population veulent savoir ce qui se passe non seulement dans le monde mais aussi dans son canton, dans son village. À Fosses aussi l'idée a germé et trouve une première fois sa concrétisation à l'initiative d'un appelé Louis Destree. C'est un Fossois issu d'une famille de notables ayant compté des notaires. Il fonde en 1861 un journal paraissant une fois par semaine



Le Nouvelliste Fossois

auquel il a donné le nom de « *Limotche* » ; il le veut délibérément pluraliste puisqu'il déclare que son journal ne sera « *Ni noir ni rouge mais multicolore* ». Tout un programme.

Impossible de savoir combien de temps il a paru. Fait prémonitoire : Destree n'étant pas du métier, il a confié l'impression de son journal à un artisan fossois, l'imprimeur Ignace Maillen. On en reparlera.

Une seconde tentative de lancer un journal local Fossois voit le jour en 1874 à l'initiative d'un sieur Eugène Ledain, un notaire, qui annonce d'emblée une ligne éditoriale ouvertement libérale et anti-cléricale. Il aura pour titre « *Le Nouvelliste Fossois* ». Sa publication fut de courte durée. Il était imprimé à Namur sans doute parce qu'aucun des imprimeurs de Fosses n'avait accepté de participer à la diffusion d'une opinion qu'ils ne voulaient pas davantage cautionner que la majorité des Fos-

sois ne le semblent avoir fait. Entretemps ces derniers semblaient avoir pris goût à l'aventure. En 1879 Ignace Maillen reprit le flam-



Messenger 1932

beau avant qu'il ne s'éteigne. Nous l'avions connu prendre en charge l'impression de « *La Limotche* » 18 ans plus tôt. Il connaissait bien ses concitoyens et, avant d'installer son imprimerie rue Delmotte, il avait été instituteur, ce qui en faisait non seulement un lettré mais aussi un érudit. Le 12 janvier 1879 sortit de sa presse le premier « *Messenger de Fosses* ».

Il ne savait pas que son titre perdurerait jusqu'à nos jours.

L'abonnement annuel était de 5 francs alors que le salaire moyen d'un ouvrier était de

4 à 5 francs par jour et il était publié une fois par semaine, le dimanche. Journal local puisqu'il était destiné aux habitants de Fosses et du canton, il laissait une place importante aux faits divers mais aussi à des nouvelles du pays ainsi que du monde. Ces dernières faisant l'objet de colonnes reprises sous le titre de « *bulletin hebdomadaire* » parce que « *tout le monde n'a pas les moyens d'acheter un journal tous les jours* ». Il est volontiers moralisateur et tenant d'une pensée résolument conservatrice.

La publicité et les annonces font leur apparition.

En 1896 le journal est repris par Célestin Duculot et devient résolument un journal catholique, le fils de l'imprimeur étant par ailleurs conseiller communal du parti. Il paraîtra sans interruption, si ce n'est durant les quatre années de la grande guerre. En 1940, son éditeur considérant que son grand âge ne lui permettait plus de continuer interrompt la publication. De toute façon, elle allait l'être par la survenance de la deuxième guerre mondiale. Au sortir de celle-ci, répondant à une demande pressante des lecteurs du journal local, un autre imprimeur, par ailleurs bourgmestre de Fosses, Joseph Romain reprend le relai à partir du 12 août 1945.

Il se heurte alors au refus de son prédécesseur de faire usage du titre du journal et publie dès lors ce dernier sous l'appellation « *Courrier de*

Fosses » mais la nouvelle ligne éditoriale semble convenir à la famille Duculot puisque à partir de 1949, celle-ci autorise la reprise du nom. Le journal paraîtra dorénavant sous le nom de « *Messenger*

» avec en sous-titre « *Le messenger : hebdomadaire du Canton de Fosses et de la Basse Sambre* ». De toute manière, les lecteurs avaient continué à appeler le journal par son ancien nom.

Les fils de l'éditeur, Jean et Hugues Romain vont prendre sa succession à partir de 1954, avec aux

commandes seul Jean depuis 1966, Hugues ayant pris une charge d'enseignant. Mais notre journal connaît les difficultés que commence à rencontrer d'une manière générale la presse écrite.

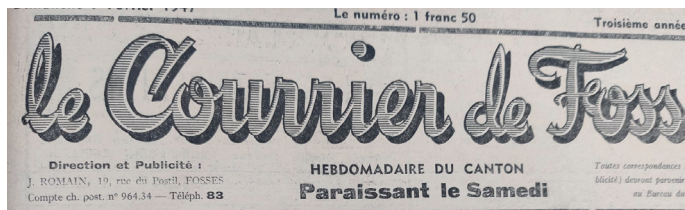
En outre pour son éditeur, cela devient impossible vu ses responsabilités politiques d'assumer seul la charge de l'édition et c'est la mort dans l'âme qu'en 1976 Jean Romain doit annoncer à ses lecteurs que leur *Messenger* ne paraîtra plus.

S'ensuivra une éclipse de 6 années qui s'acheva le 1er janvier 1982 quand, répondant à la demande des lecteurs qui se sentaient abandonnés, Hugues avec l'aide de son fils Michel revient aux manettes et reprend la publication du journal préféré des

Fossois. Ils mèneront à bien leur tâche, leur sacerdoce pourrait-on dire, jusqu'en 2006, les lecteurs se désintéressant de plus en plus de la presse écrite et les coûts

de publication étant de moins en moins supportables. 145 ans après la première parution d'un journal hebdomadaire à Fosses et 127 ans après la création du « *Messenger de Fosses* » l'aventure éditoriale fossoise s'arrêtait.

C'était sans compter sur l'initiative qui vit naître en 2010 le « *Nouveau Messenger* » que vous tenez entre vos mains. Oh, il n'est plus un hebdomadaire mais ses rédacteurs s'emploient à maintenir la tradition.



Le Courrier de Fosses



Le Messenger 1949



■ Pierre Melan

Avec **Eklektik**, rien n'est **impossible**!

Ce mois d'octobre, la Maison Rurale s'est remplie de rires et de musiques. Pour la deuxième année consécutive, le festival Eklektik se déroule à Fosses-la-ville. Vous rappelez-vous de ce petit groupe de jeunes que nous avons rencontrés l'année dernière après la première édition ?

Le groupe a grandi, ils sont près de 30 aujourd'hui à participer activement à la construction de l'événement. Si ce groupe croît en nombre, il gagne aussi en autonomie.

Certains se sont formés à la création de vidéos, d'autres à la prise de contact avec les agents et les artistes ou encore aux aspects visuels et graphiques du festival.

Pour les animateurs et animatrices encadrant le projet, le plus important peut-être n'est pas tant la réussite de celui-ci mais la création de lien sociaux et l'émancipation des jeunes fossois et fossoises. Lorsque des artistes, Les papi Jumper, pour ne pas les citer, apportent sur scène en plus grand secret (contre notre accord) un canon à confetti's une jeune organisatrice de 18 ans s'écrie « Oh non ! » car elle sait déjà que : « c'est nous qui allons balayer ». C'est bel et bien dans la bonne humeur que les jeunes organisateurs sont restés jusqu'à trois heures du matin pour tout ranger.

Mais quand nous parlons d'émancipation, nous ne pensons pas qu'aux aspects logistiques, nous pensons à Cyriel aussi qui lors du festival a fait ses premiers pas sur scène. Encouragés par ses amis qui se définissent eux-mêmes comme « nous



Cyriel

sommes les jeunes d'Eklektik », il a pris le micro pour s'essayer au Slam et exprimer son vécu et ses émotions.

Nous pensons aussi à Maïckey le D.J qui clôture le festival et qui crée depuis un an les sons qu'il mixât le 07 octobre. Il sera bientôt signé par un label, nous en sommes certains. Nous pourrions



Enéa et Bernard Meuter

vous parler aussi d'Enéa et Alex qui ont eu la possibilité d'interviewer le Bourgmestre et l'Echevin de la jeunesse sur les projets qui les concernent.

Créer un festival est aussi une histoire de rencontres, surprenantes parfois comme lorsque nous découvrons en fin de soirée que Robin, un de nos gardiens de sécurité, est en fait le vice-champion de Belgique de boxe anglaise. Et qu'il s'ouvre des difficultés rencontrées quand on se ramasse trop de coups sur la tête.



Papi Jumper

Quant aux artistes ils nous confient tous être flattés d'avoir été choisis par ces jeunes programmeurs en herbe. JNY la rappeuse namuroise, présente pour la deuxième année consécutive, se propose même de devenir la marraine du festival. Rap, Rock, Electro, Fanfare,... les styles se suivent et ne se ressemblent pas mais cohabitent joyeusement, flirtant parfois entre confusion des genres et pied de nez aux convenances.



JNY à la rencontre du public

Un « graf » fût réalisé aussi par un artiste professionnel qui su mettre les plus jeunes en confiance pour laisser libre cours à leurs couleurs et imagination.

« Avec Eklektik rien n'est impossible » nous dit encore Cyriel, nous sommes ravis d'avoir participé un tant soit peu à cette confiance indéfectible en l'avenir. Même si le quotidien de ces jeunes n'est pas toujours rose. L'un d'entre eux nous confie : « il y a 5 ans avec 5 euros, je pouvais dévaliser le magasin, aujourd'hui avec 20 euros on réussi à peine à acheter à manger ».

Les rencontres sont aussi un lieu de débat où on ne refait pas toujours le monde mais où on essaye simplement de le rendre un peu plus beau et solidaire.

■ Joannie Thys



Clap de fin

Un **fossois** autour du **monde**

Un prénom qui sonne bien ! (partie 2)

Comme souvent on leurre avec d'habiles mensonges les migrants. Alors que ces Souaves se croyaient à l'abri des taxes allemandes, ils se virent régulièrement rançonné par des lois locales et spécifiques les concernant. Mais obstinés ils se soumièrent sans cesser de sourire. Ils endurent avec la résilience de ceux qui n'ont pas d'autres choix les deux guerres mondiales ainsi que les nouvelles découpes de frontières qu'elles occasionnèrent. L'ultime souffrance fut probablement cet épisode méconnu qu'ils nomment Robot Malenkij.

En 1945, l'armée russe, avec l'aide des autorités hongroises déporta près de 200 000 Allemands vers de camps de travail. Collaborateurs réels ou supposés, de l'armée allemande vaincue, tout qui parlait allemand ou dont le nom avait des consonances germaniques était emmené. Dans le village de Ratka c'est plus de 200 personnes qui disparurent ainsi. Femmes, hommes et enfants de plus 15 ans furent ainsi enrôlés de force pour des camps de travail soviétiques. Beaucoup n'en revenaient pas. Le grand-père de A. y perdit ses deux jambes mais après 4 ans de labeur il pu néanmoins rentrer au village. Une émouvante stèle constellée des semelles marquées au nom des déportées le rappelle, juste devant l'église.



Stèle

A. continue à nous raconter l'histoire de sa famille, à l'image probablement de bons nombre de ses voisins qui le saluent courtoisement alors nous marchons dans les rues de cet incroyable village.

En 1956, alors que la Hongrie se soulève contre l'occupation russe, la rébellion est matée avec violence par l'armée soviétique. Et surtout un régime implacable est mis en place. Dans la famille de A., qui a déjà goûté de ce pain-là, le père décide de fuir le pays (près de 200 000 Hongrois le firent cette année-là).



Vignoble tokaj



Eglise Ratka



Eglise Ratka

Le père de A. veut partir, retourner dans l'Allemagne de ses ancêtres mais le grand-père insiste, invalide il ne survivra pas seul. Finalement le père cède et il reste, mais pour survivre il faut gommer toute référence allemande. On ne le parle plus cette langue et pour les protéger, ses enfants porteront des prénoms passe-partout, de beaux noms qui sonnent hongrois et qui leur assureront la sécurité. C'est toute l'histoire du prénom de A. A. ne connaît pas un mot d'allemand. Mais son fils lui l'apprend. Il assume ce devoir de mémoire familiale. Et puis pour les Hongrois d'aujourd'hui l'Allemagne sonne comme une terre promise, un pays riche et plein d'avenir.

A. a rencontré sa femme il y a plus de 30 ans, lors des vendanges. Elle est hongroise d'origine mais vivait en Ukraine.



Ratka

La frontière Ukrainienne n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres. Et les échanges sont fréquents avec toutes ces communautés qui sont autant de minorités linguistiques et culturelles prises au piège des frontières mouvantes. Ils ont un fils de 13 ans qui partage sa chambre avec son oncle, un ukrainien qui a déserté. Il ne veut pas faire la guerre et certainement pas pour un gouvernement qui refuse de reconnaître les minorités linguistiques et dieu sait qu'il y en a dans cette région. L'histoire semble se répéter de générations en générations.

A. et sa femme nous font à manger. Un boudin spécial, une petite coquetterie de la cuisine Suade. Ils sont tellement heureux qu'on s'intéresse à leur histoire. Nous sommes émus. A. veut nous détendre en sortant une Palinka qu'il distille lui-même. Son eau-de-vie est parfumée à l'abricot, il a hérité d'un verger lors de la redistribution des terres. Une centaine de fruitiers y fleurissent, cela arrondi les fins des mois car le salaire de professeur à son lycée n'est que 700 € avec 20 ans d'ancienneté. A. ne se plaint pas, il ironise et nous ressert à boire.

Sa femme est au téléphone avec sa mère restée en Ukraine. Tout va bien, pour l'instant. On est loin de la ligne de front. Le seul vrai souci sont les coupures de courant. Vivement que la guerre se termine. Ici personne n'en veut de cette guerre-là. Ils disent que ce conflit ne sert visiblement qu'à vendre des armes, aucunement à installer la paix.

La légende de Mazarak

L'exposition « *La Grotte aux Légendes* » se tient à ReGare jusqu'au 29 octobre prochain. Vous avez encore l'occasion de venir (re)découvrir 13 légendes de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du Namurois choisies et mises en valeur par notre équipe. Nous avons décidé de mettre Fosses à l'honneur : pas moins de 3 légendes y sont dévoilées. Pour ce numéro, nous avons choisi celle originaire du village de Le Roux, intitulée « *La légende de Mazarak* ».

Il était une fois, il y a bien longtemps, dans les bois autour du village de Le Roux, un redoutable géant du nom de Mazarak. Il est tellement méchant et sanguinaire qu'il fait peur à tous les villageois qui n'osent même plus s'approcher des bois. Tous les jours et toutes les nuits sans exception, Mazarak, caché derrière un buisson et armé d'un immense couteau attend les voyageurs qui osent emprunter le sentier maudit du lieu-dit « *Fond du Coupe Gueule* ».



illustration - Maud Roegiers

Si un malheureux s'aventure sur ce sentier, Mazarak l'attrape par les épaules, le soulève violemment et le laisse retomber sur le sol. Après lui avoir brisé les os, il l'achève en l'égorgeant de ses énormes mains nues ! Les mains rouges du sang de sa victime, Mazarak achève son crime en jetant le corps dans un puits appelé « *Li pusse Mazarak* ».

Le géant n'est jamais aussi content que lorsqu'il tue des passants. Il en rugit de plaisir telle une bête féroce. Ses cris sont tellement forts qu'on les entend dans toute la région et que les habitants en tremblent de peur... Mais Mazarak déteste encore plus les soldats que les voyageurs ou les villageois...

Dès qu'il en voit, il ne peut s'empêcher de les exterminer jusqu'au dernier avec une violence inouïe.

Un jour, un jeune trompettiste de l'armée de la Reine emprunte le sentier maudit. Comme à son habitude, l'horrible Mazarak se cache et attend de bondir sur sa proie. Il se jette sur le pauvre jeune homme, lui vole son arme et s'apprête à l'égorger avec son sinistre couteau.

Pris de panique, le trompettiste supplie le géant de le laisser en vie. Pensez-vous que Mazarak l'épargne ? Que nenni, il enfonce avec joie son couteau dans la gorge du malheureux. Se sentant mourir le musicien dit ceci : « *Si tu me tues, géant, je te jetterai un sort et toute ta vie, jour et nuit, tu entendras le son de ma trompette* ».

Le terrible géant Mazarak va-t-il continuer son acte ignoble ? La menace du trompettiste va-t-elle se réaliser ? Venez le découvrir à ReGare tout en vous installant confortablement dans notre vraie/fausse grotte aux légendes.

■ L'équipe de ReGare



Photo Arnaud Coyette